

ÉTIEMBLE, *Le meurtre du Petit Père*, Paris : Arléa, 1989, 307 p.,
120 F.

par Henri HEINEMANN

Ce serait un pamphlet, si ce n'était aussi un aveu d'une digne, parfaite et rare honnêteté. Les meurtres d'Étiemble se font sans effusion de sang. Dans la première partie de *Lignes d'une vie*, tranchant le lien et répudiant Paulhan, il entrait en littérature. Voilà qu'après avoir voulu innocemment entrer en politique, et innocemment, à l'instar de tant d'autres, s'être fait prendre aux filets du stalinisme, il entreprend de disséquer le phénomène, non point tant chez les autres, ce qui serait habile, qu'en lui-même, ce qui est courage.

Anti-nazi de la première heure, Étiemble décide de combattre sous la houlette du communisme : "*J'avais tenté de me trouver un contre-poison... ce fut le marxisme.*" Il met sa plume à son service, et comme il est sinisant, il se prend à parler de ce qu'il croit savoir jusqu'à, lui le confucéen, abjurer l'écriture chinoise, pour le bien espéré du prolétariat. C'était en 1934. Mais les yeux, s'ouvrent en 1936, "*année qui fut pour moi maudite puisqu'elle m'impose de renoncer à l'espérance et de découvrir que le prétendu marxisme à la stalinienne n'était que la cagoule derrière laquelle se dissimulait le bourreau...*". C'est que, d'une part, on veut museler un honnête homme, le forcer à se taire au nom de la discipline, gagnant son paradis, d'autre part que, s'il a fait le voyage en URSS, pays de tyrannie, "*sans rien voir, sans rien savoir, sans rien comprendre*" il a tôt fait, comme Gide, de "*faire son examen de conscience*"; la sottise a des limites, et en matière d'art, le si fameux "*réalisme socialisme*" en est une, qu'il soit pratiqué là-bas ou vanté chez nous, hélas ! par des intellectuels communistes. Guéri du mal, se laissera-t-il séduire par le monde américain ? C'est lucidement qu'il le visite en 1937 et, tuant au passage des idées toutes forgées, en jauge les vertus et les tares, qu'il s'agisse du racisme, moins virulent qu'en URSS, ou de la destruction du patrimoine amérindien et de son âme.

Passé la guerre, meurt Staline. Le Moscou de Nikita Kroutchev, c'est autre chose, on y respire tout de même mieux. Tant mieux, dit Étiemble, mais de là à trouver tout bien, n'exagérons pas.

Les mots féroces (ce con de Claudel), la réflexion culturelle profonde, la méditation sur l'art, sur le théâtre, sur Tchekov, sur Maïakovski, tout est attachant dans ce livre. Comment ne pas admirer qu'on mette à nu avec une telle droiture son remords, parce qu'on n'a pas voulu mourir à Madrid quand y mourait la démocratie ? Un grand

monsieur, cet Étiemble qui, octogénaire, jette un regard sans concession sur le demi-siècle vécu, et sur un "moi" qui ne se pardonne rien. Tout ceux que remuent les événements les plus récents en prendront de la graine, repentis d'hier autant que d'avant-hier.